

LA TRADUCTION, UNE PROFESSION

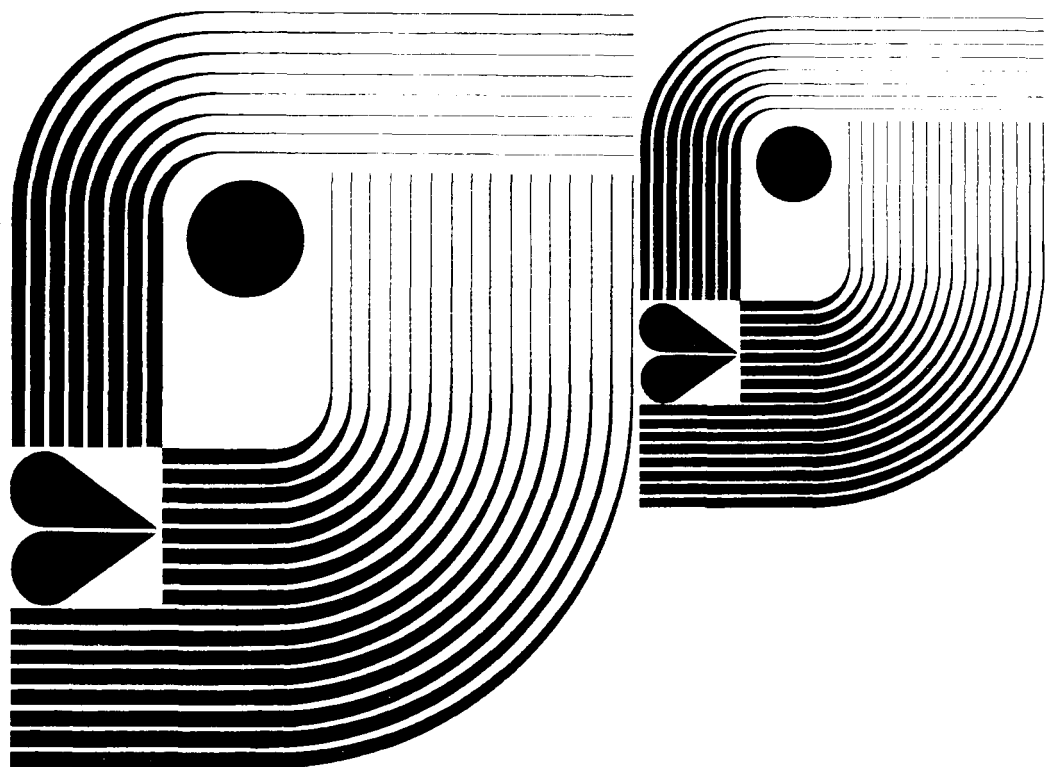
TRANSLATING, A PROFESSION

MONTRÉAL 1977

**ACTES DU VIII^e CONGRÈS
MONDIAL DE LA FÉDÉRATION
INTERNATIONALE
DES TRADUCTEURS**

**PROCEEDINGS OF THE EIGHTH
WORLD CONGRESS OF THE
INTERNATIONAL FEDERATION
OF TRANSLATORS**

Sous la direction de/Edited by
PAUL A. HORGUELIN



LA TRADUCTION, FACTEUR D'ACCULTURATION?

Jacques Poisson

Abstract. Translation, in Canada, from English into French, has a transcultural, or harmful and negative influence. The use of "acculturative" in this context is misleading since it implies imposing the culture of an advanced society on a primitive one. The transcultural elements are many and varied but one can identify the symptoms and processes from a linguistic aspect. Thus the translator, through inability to reflect the idiomatic, the obscure, the ill-conceived, the poorly written, the untranslatable - compensates, proliferates meaningless terminology, arrives at a kind of erosion, a deprivation, a translator's language. This process has its cultural and ideological connotations, largely influenced by the preponderance of American English, at its lowest ebb from the optic of quality and educational standards, paralleled in the teaching of French in Québec during the last twenty years. Transcultural translation is self-destructive in the long term. The American influence, coupled with a lack of knowledge of English, creates a tremendous market for translation. But with the continuing effect of American thought, after two generations, Québécois may use English directly, with no need for translation as an intermediate process. Then begins the final step, cultural development in the English language, along with a decline in the translating profession.

(Ancien titulaire de rubriques de langage, auteur de nombreux articles sur la traduction, M. Poisson est traducteur conseil à Montréal. Il s'intéresse particulièrement aux problèmes de l'intraduisibilité et à la transculturation.)

Le sujet qu'on m'a confié est délicat. Il pose le problème des relations entre pays acculturants et pays vulnérables à l'acculturation, domaine où le détachement et la sérénité intellectuelle sont fort aléatoires. Il est parsemé d'embûches, dont celles propres à la recherche d'une ouverture optimale à la culture étrangère dominatrice. La voie est bien étroite pour des peuples comme le nôtre entre la subjugation acculturative et le repliement chauvin. Et je crains qu'il n'en soit toujours ainsi, faute de critères ou parce que les critères varieront selon les familles d'esprit et les priorités subjectives.

Le sujet à traiter n'est pas sans épines, non plus. Il nous contraint à regarder notre profession sous un éclairage qui dérange nos habitudes, qui peut troubler notre confort intellectuel et provoquer chez nous des réactions de défense excessives. Prenons-en notre parti! Tôt ou tard, la traduction sera examinée au microscope par des sociologues ou d'autres spécialistes des sciences humaines. Même dans nos rangs, l'attention se tourne de ce côté. En effet, sous l'impulsion de MM. Jean Delisle et Marc Lebel, de l'Université d'Ottawa, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française s'attaque à la question. Peut-être apprendrons-nous au cours du présent congrès où en sont leurs travaux.

Quoi qu'il advienne, une fois levés les obstacles psychologiques venant de nous, c'est-à-dire nos résistances bien compréhensibles, il nous restera à surmonter celui d'une optique peu adaptée à nos besoins. Jusqu'ici les études américaines sur l'acculturation ou françaises sur l'entrecroisement des civilisations ont été profondément marquées par l'approche ethnologique ou anthropologique. Le plus souvent, elles impliquent un rapport entre civilisation évoluée et civilisation primitive. Il faut croire que les groupements humains encore proches de l'état de nature sont plus "ethniques" que les autres.

Le terme *acculturation* est ambigu. Il renferme le préfixe *ad* marquant la direction, le but à atteindre, comme *acclimater*, *adoucir*, *attendrir* ou *abrutir*. On ne sait trop s'il renvoie à la culture intellectuelle ou esthétique, à la civilisation ou à de simples coutumes.

Aussi, pour circonscrire notre sujet, vaudra-t-il mieux nous en tenir à la distinction traditionnelle entre *civilisation* et *culture*, sauf si nous entendons nous référer à l'anthropologie culturelle américaine.

Au terme *acculturer* on pourra substituer, selon les besoins, *civiliser*, *transciviliser* (faire passer d'une civilisation à une autre), *transculturer*, et même *déculturer* et *reculturer*. Sans cette mise au point terminologique - hélas!

provisoire et personnelle -, il m'aurait été impossible de relever le défi que m'a lancé M. Horguelin en me proposant le sujet de cet exposé. Elle me laisse, bien sûr, le loisir d'employer concurremment des termes éprouvés comme *assimilation* et *aliénation*.

Nous pourrions dire, par exemple, qu'un régime de traduction massive aliène une collectivité linguistique dans la mesure où il la brouille avec son patrimoine culturel - le cas du Québec - et qu'il l'assimile dans la mesure où il le lui fait perdre. Dans ce contexte, *transculturer*, malgré des harmoniques différents, conviendrait tout aussi bien.

À partir de ces propos liminaires, je vous ferai part d'une réflexion subjective sur les aspects linguistique, culturel et idéologique du problème.

Mais avant de passer au premier de ces trois volets, il convient de vous indiquer le champ de mon analyse, le terrain que ma vie professionnelle m'a fourni l'occasion d'observer de près. Il s'agit du Canada français et, plus précisément, de quatre sphères où la traduction, outrepassant son rôle d'échange, est devenue, semble-t-il, un instrument de substitution culturelle, de dissociation entre langue et culture : l'enseignement québécois, l'administration fédérale, l'information et la publicité. J'aurais souhaité un point de vue universel, mais je sais que les traducteurs qui exercent dans un milieu plus favorisé sous le rapport de l'équilibre entre langue (et culture) d'arrivée et langue (et culture) de départ, pourront adapter mes remarques à des conditions transculturatives moins globales, moins manifestes, moins caractérisées. De toute manière, je doute que le facteur de transculturation ne serve partout quelques puissances dominantes, sinon une seule. On peut aussi se demander si les grandes organisations internationales ne sont pas des microcosmes de transculturation.

Enfin, pour revenir à la situation canadienne, notre champ d'observation, j'esquisserai deux faits qui la définissent relativement au phénomène de la transculturation.

Le premier fait

Au Canada, la traduction a presque toujours été à sens unique dans une large mesure, soit de l'anglais vers le français, ce qui s'explique par l'histoire et la démographie. Sur le plan de la civilisation matérielle, le français sert chez nous, le plus souvent, à exprimer une réalité étrangère ou imparfaitement assimilée. Quant au contact assuré par la traduction entre les deux communautés canadiennes, il est passablement factice. Le rédacteur anglo-canadien typique

est un relais de la pensée américaine; le traducteur canadien-français est comme une courroie de transmission pour une terminologie hexagonale qui se cherche quand il s'agit d'interpréter la prose des U.S.A. Situation très défavorable au dialogue entre les deux peuples fondateurs!

Pour ce qui est de notre profession au Canada, la communauté culturelle anglo-canadienne se confond avec la communauté culturelle anglo-américaine, d'où un rapport numérique de 50 à 1 entre anglophones et francophones. Dans ce calcul, je n'ai pu inclure les Français ni les autres francophones d'ailleurs, car le traducteur canadien, dans le feu de l'action, ne leur demande guère que des mots pour exprimer la culture anglo-américaine. Or, on ne saurait établir une équation entre terminologie et culture. Les Anglo-Canadiens, eux, sont en symbiose linguistique et culturelle avec les voisins du Sud. On conçoit, dans les circonstances que la traduction, chez nous, ait été généralement unilatérale en fait et dans ses répercussions culturelles et idéologiques, et qu'il en découle une ambiance hautement transculturative. Voilà notre toile de fond et notre première donnée de base.

Le deuxième fait

Le thème que je vais proposer à votre réflexion est, suivant mon optique, celui de la perméabilité culturelle relative des deux communautés linguistiques en présence. Ce phénomène peut se mesurer de bien des manières. Par exemple, au volume de la traduction dans la chose imprimée. Plus il est élevé par rapport à la rédaction originale authentique, plus le sera aussi la perméabilité culturelle, qui est souhaitable ou non, suivant son esprit, ses formes, son degré. Il y a un lien, à mon avis, entre cette perméabilité et l'incidence plus ou moins transculturative de la traduction.

On pourrait établir un indice de perméabilité, à condition de ne pas exiger une trop grande exactitude. Nous sommes là dans un domaine où l'irréductible, l'impondérable et l'incommensurable continueront longtemps de défier tous les efforts de quantification. Nous pourrions quand même inventorier toutes les sphères culturelles à prendre en considération, puis vérifier pour quelle proportion d'entre elles et à quel degré le phénomène se constate. À titre d'exemple, la pédagogie au Québec accuse actuellement une très forte perméabilité, voisine de la subjugation, vis-à-vis des États-Unis. Pour la grande information, nous sommes desservis par une agence francophone, France-Presse, et par quatre agences anglophones. À côté de nous, le Canada anglais, absolument imperméable, s'alimente exclusivement à des agences anglo-saxonnes. Perméabilité à 80% d'une part,

et perméabilité zéro de l'autre, sous réserve des pondérations nécessaires. En appliquant cette méthode à toutes les sphères appropriées de la vie culturelle, après sa mise au point, on pourrait déterminer un indice de perméabilité pour chacune et un indice moyen. Peut-être découvrirait-on qu'au-dessus de tel chiffre il y a dépendance culturelle, et au-dessous d'un certain seuil, autarcie chauvine, fermeture et forte tendance à la xénophobie. À mon sens, les indices de perméabilité culturelle du Canada français et du Canada anglais révéleraient deux situations également malsaines, excessives et opposées.

Passons maintenant aux trois volets de notre analyse, en commençant par celui qui se rattache le plus étroitement à l'exercice quotidien de notre profession.

L'aspect linguistique

Les effets de la transculturation sur la langue maternelle comportent, semble-t-il, diverses étapes, dont l'une pourrait être qualifiée *déculturnation*, et une autre *reculturation*. Le brouillage de la langue d'arrivée, envahie par les habitudes et les automatismes de la langue de départ, entraîne un appauvrissement des moyens d'expression et, en conséquence, un amoindrissement culturel, une déculturnation. Le processus transculturatif suppose, pour s'accomplir, une étape ultime, soit celle de la reculturation dans l'autre langue.

Le passage d'une culture à l'autre est donc marqué de deux phénomènes pénibles, mais seul le premier, chronologiquement, relève de notre propos immédiat. Quant à la déculturnation, ou plutôt au processus déculturnatif de la traduction, il prend sans doute une infinité de formes. Je n'en isolerai que trois, d'ordre linguistique, pour ne pas trop alourdir mon exposé, soit *l'érosion*, la *compensation* et le *babélisme*.

L'érosion

Elle agit sur les ressources propres à la langue d'arrivée. Tout ce que celle-ci renferme d'idiomatique, tout ce qui est sans vis-à-vis dans la langue de départ, tend à devenir connaissance passive, faute d'être suggéré par le texte original. Pour se faire une idée assez précise de cette déperdition, il suffit de recourir à la retraduction et de contrôler ce qui est tombé en cours de route. Par exemple, remettre en français des articles du *Monde* diffusés par le *Guardian Weekly*, puis inventorier les pertes et les catégoriser. On mesurera toute l'étendue de l'appauvrissement,

si on tient compte non seulement des tours idiomatiques, mais aussi de la syntaxe affective, de l'art des ellipses et des enchaînements, bref de tout ce qu'on estimerait impondérable sans cette méthode comparative. Les aspects des temps verbaux, les pronoms, l'article et les prépositions sont particulièrement touchés. En outre, le français de retraduction est plus long que le français de source; l'examen de ce fait et de ses causes éluciderait probablement le problème de la prolixité que posent, d'une manière générale, les traductions canadiennes de l'anglais vers le français. L'inflation verbale ou stylistique irait-elle de pair avec l'amenuisement des moyens d'expression idiomatiques? C'est fort probable.

En effet, le traducteur est réduit à compenser les pertes comme il peut, sans compter les inhibitions typiques du métier, point qui nous amène au second volet.

La compensation

Elle suit nécessairement l'érosion, comme nous pouvons tous le concevoir. Elle doit combler les vides qui se sont multipliés avec le temps dans la partie du tissu non vivifiée par des correspondances avec la langue de départ. Théoriquement, il y a virtualité d'érosion chaque fois que le mimétisme ne peut servir la langue d'arrivée. Aussi le traducteur est-il contraint, en quelque sorte, de recourir à des expédients pour remplacer les ressources perdues ou non mobilisables dans l'immédiat. Il faudrait créer un verbe pour exprimer ce qui se produit alors. Il m'en est venu un à l'esprit : *traductionnaliser*, sur le modèle de psychosomatiser. On traductionnalise pour compenser les pertes, et aussi pour rendre ou évoquer l'intraduisible, qui consiste dans la partie idiomatique de l'autre langue et dans les malheurs d'expression de ses usagers. Aussi le français de traduction se caractérise-t-il, sauf oeuvres d'art, par des constructions insolites et contournées, par des trucs du métier, par des astuces pour masquer les difficultés de rédaction non résolues dans le texte original. Ce dernier point est important, comme l'internationalisation de l'anglais ou de l'anglo-américain coïncide avec une désaffection des systèmes scolaires aux États-Unis pour l'enseignement de la langue maternelle, de la grammaire, de la rédaction. Le français, à l'époque où il est devenu langue internationale, se distinguait au contraire par une remarquable discipline. L'anarchie de la langue américaine, la plus traduite en Occident, nous complique singulièrement la tâche, d'autant plus que nous étions déjà accablés par nos propres lacunes.

Au Canada français, nous subissons doublement l'érosion en tant que traducteurs : au travail, du fait de la langue de départ qui nous méduse à la moindre défaillance d'énergie ou d'attention; dans le milieu culturel, où le phénomène sévit depuis longtemps. Les médias, l'enseignement, les pouvoirs publics et l'entreprise privée déversent sur nous des masses de traductions. Nos météorologues ne daignent pas même nous annoncer le temps qu'il fera, jour après jour, en un français qui ne soit scrupuleusement calqué sur des bulletins météorologiques américains. Et, il y a une quinzaine d'années, telle agence d'information diffusait au Québec les discours du général de Gaulle en retraduction. Le français, fatalement, est gauchi par cette satellisation, par ces cheminements tortueux.

En pareille conjoncture, comment le traducteur peut-il se défendre contre l'érosion? Il doit rendre un texte à brève échéance, et il constate que ses ressources dans la langue d'arrivée ne suffisent pas. Que fera-t-il? Il paraphraserà. Il forgera des mots. Il multipliera les calques rassurants. Il fera violence à la langue d'arrivée. Bref, il se débrouillera en traductionnalisant. À l'impossible, nul n'est tenu. Comme des centaines de traducteurs font de même, à leur corps défendant, les phénomènes d'érosion et de compensation en entraînent un troisième, soit celui de la babélisation ou de la prolifération des non-sens.

La babélisation

La prolifération des non-sens est un effet de la déstructuration que je viens d'évoquer. Imaginons un texte anglo-américain quelque peu hermétique - l'ésotérisme est à la mode -, rempli d'embûches, médiocrement pensé et rédigé, et distribuons-le à cent traducteurs! Les résultats disparates que nous obtiendrons pourraient, il me semble, illustrer comment un régime de traduction omniprésente brouille la langue d'arrivée, la déstabilise, la dénormalise et l'émiette. S'il est vrai qu'une langue de civilisation suppose un minimum de consensus chez ses usagers, détruire la possibilité de ce consensus par l'arbitraire de la traduction et, surtout, de la traductionnalisation, c'est détruire l'assise même de cette langue. Nous touchons là l'essence de la déculturation, étape décisive de la transculturation.

On objectera peut-être que mon analyse se fonde sur un déséquilibre trop flagrant pour s'appliquer à des situations moyennes. C'est fort possible. D'autre part, un cas extrême ne facilite-t-il pas la compréhension du processus transculturel sous des formes moins patentes, moins globales, moins envahissantes?

On pourra me reprocher aussi de ne pas faire intervenir la qualité de la traduction. Sans doute, la bonne traduction a exercé sur le vocabulaire, au Canada français, un effet parfois normatif et enrichissant. Nous en sommes redevables aux services fédéraux, à la Régie de la langue française, aux diverses banques de terminologie, à des cabinets de traduction et à une multitude de traducteurs isolés. Mais, dans l'ensemble, un régime de traduction massive n'en est pas moins transculturel, tout compte fait et eu égard aux illusions que peut entraîner la recherche de la qualité. Cette considération nous amène au deuxième volet de la question.

L'aspect culturel

Il semble chez nous que la traduction envahissante gêne l'esprit créateur en altérant la spontanéité d'expression, qu'elle paralyse la pensée autonome en certains milieux et décourage la rédaction dans la langue d'arrivée. Si cette hypothèse est juste, la traduction massive, même de qualité honnête, enfermerait dans un cercle vicieux la communauté culturelle satellisée ainsi. Elle ne rédige pas volontiers parce que la traduction en surdoses lui fait perdre son dynamisme d'expression - sauf sur un mode mineur volontairement restreint - et déstructure sa langue; et cette condition la maintient dans la dépendance à l'égard de la traduction bécotée.

La distinction entre traduction d'échange et traduction substitutive nous permettrait-elle de tracer une frontière au-delà de laquelle notre activité exercerait fatalement un effet transculturel? Est-ce que la traduction substitutive ne tend pas à occuper toute la place dans le domaine culturel de la langue d'arrivée en attendant de la céder à la langue de départ - étape déjà atteinte d'ailleurs dans une partie de notre enseignement. Elle asphyxie la mémoire collective; elle renvoie à un passé, à un présent et à un avenir dont nous sommes exclus; elle propose des bibliographies qu'on appelle "sélectives" à juste titre, pour ne pas dire "discriminatoires". Elle pèse d'un double poids quand la langue de départ est en même temps langue internationale prépondérante.

La traduction substitutive dissocie langue et culture, condamnant ainsi la langue d'arrivée au dépérissement et à une évolution parasitaire. Elle met en circulation dans la langue d'arrivée quantité de non-sens et d'équivoques, corollaires des difficultés non résolues par le traducteur et des lacunes du texte original. Pourrons-nous un jour mesurer les effets culturels de cette fausse monnaie? Je ne sais trop. Faute d'une réponse, passons tout de suite au

troisième et dernier volet.

L'aspect idéologique

À chaque langue s'attache une vision particulière du monde, comme l'a écrit M. Georges Mounin dans *Les problèmes théoriques de la traduction*. On pourrait, allant plus loin, poser l'hypothèse que chacune véhicule une idéologie dominante caractérisée, bien que variable dans le temps.

S'il existe vraiment un rapport entre langue et idéologie - ce que je crois, provisoirement du moins -, les conclusions à en tirer sont effarantes. Ainsi, pour nous en tenir au champ canadien d'observation, on se demandera si en participant à l'opération gigantesque de traduction de l'anglo-américain vers le français, nous ne diffusons pas une idéologie, exprimée ou implicite, funeste à long terme pour la langue d'arrivée, si notre profession ne serait pas autodestructrice à une certaine échelle.

Dans nos collèges classiques d'il y a vingt ans, on se représentait le français comme un patrimoine, comme un bien culturel, comme un précieux instrument de pensée. Tout près, des collèges "scientifiques", d'esprit américain, inculquaient aux élèves une conception de la langue nationale plutôt empirique et "naturaliste", en quelque sorte. On y voyait un instrument de communication qui évolue suivant ses règles propres et sur lequel il serait vain de prétendre agir. Cette conception, peut-être apparentée au libéralisme économique, expliquerait le pitoyable état de l'enseignement du français au Québec et de l'anglais en Amérique anglophone. À vrai dire, le français ne s'enseigne plus guère dans nos écoles. Il serait même impossible, m'affirment nombre d'enseignants, d'intéresser les élèves à quelque langue que ce soit; c'est que l'idéologie pédagogique et l'idéologie contre-culturelle se conjuguent pour assimiler la grammaire à une ridicule survivance d'un âge aristocratique révolu.

Le gouvernement provincial, alarmé par la déliquescence du français et l'inaptitude à rédiger chez les jeunes, s'emploie à revaloriser l'enseignement de la langue maternelle dans nos écoles. Je crains que ses efforts ne restent vains s'il ne s'attaque à la source du mal, soit l'idéologie qui rayonne des autres matières par le truchement de la traduction.

Nos écoles normales ont vécu le même processus transculturel, ou déculturel, une génération plus tôt. Indépendamment de ses causes et de ses conséquences idéologiques, la transculturel donnerait naissance à une attitude sociale et psychologique assez curieuse. L'idéologie que véhicule l'anglo-américain dans notre enseignement aurait un

double effet de marginalisation, une fois soumise chez nous à ce que les anthropologues Herskovits et Linton appellent "réinterprétation". Nous deviendrions des marginaux de la francophonie, du fait de notre déculturation partielle, et des marginaux de l'Amérique anglophone, du fait de notre résistance opiniâtre à une reculturation complète.

Nous avons là un terrain d'une richesse inouïe pour les "déviances" de toutes sortes. On le voit, le facteur transculturel de la traduction est d'une extrême complexité. Nos traducteurs pédagogiques pouvaient-ils prévoir, il y a vingt-cinq ans, à quel point ils allaient perturber l'équilibre relatif de l'époque entre langue, culture et idéologie? Cet équilibre, il faut le reconnaître, n'était pas défendable, car il reposait sur le principe appauvrissant d'un minimum de perméabilité culturelle.

Conclusions

Au Canada, la traduction de l'anglais vers le français est transculturelle dans l'ensemble. En sens inverse, c'est-à-dire du français vers l'anglais, elle ne présente pas ce caractère, mais elle pose souvent un problème analogue à celui de la retraduction. C'est que beaucoup de rédacteurs québécois, notamment dans les domaines spécialisés, pensent en anglais tout en s'efforçant d'écrire en français.

Les processus transculturels de la traduction ne sont guère isolables. Étant donné leur variation infinie, on ne saurait les définir globalement. Mais il est possible d'en indiquer des manifestations et des cheminements, telles l'érosion, la compensation et la babélisation, sous l'aspect linguistique. Cette forme de connaissance devrait suffire pour déterminer dans quelles situations et en quelles circonstances la traduction est transculturelle.

La traduction transculturelle est autodestructrice, à longue échéance. Elle peut connaître un essor extraordinaire entre l'étape de la déculturation partielle et celle où s'amorce nettement la reculturation. En d'autres termes, un certain degré d'américanisation marqué par une connaissance imparfaite ou passive de la langue anglaise suscite un marché fabuleux pour la traduction. Mais l'évolution continuera en toute vraisemblance. Quand les esprits de deux générations auront été moulés par la pensée américaine, viendra un moment où l'entremise du traducteur ne sera plus sentie comme utile. On ira tout droit à la source, et alors commencera l'étape définitive de la reculturation en langue anglaise, accompagnée du déclin de notre profession au Canada.

Je ne veux pas jouer les prophètes; je n'annonce pas ce dénouement comme une fatalité. Je me borne simplement à indiquer une tendance et son point ultime.

D'autre part, l'histoire est remplie d'imprévus.